



Le Christ-Rat

Jean-Marie Mahé

Romain bâilla, s'étira et se leva.

À contrecœur, en somnambule, il se glissa dans la douche. L'odeur de fougère suinta des murs. Il fondit dans un tourbillon parfumé qui tombait en cataracte. Il s'arracha très vite à ces sensations pour songer au programme de sa journée. C'était un jour sans école et il avait « ses affaires ».

Dans le métro, il pensait à la conférence qui réunissait les membres de la Société, sorte de corporation d'intérêt des 13-16 ans. De même, la Ramifiée regroupait les filles de 13 à 18 ans. Il venait d'atteindre l'âge fatidique et, avec la considération de ses pairs, il aurait bientôt droit aux insignes. Outre ses songeries réconfortantes, son esprit enregistrait machinalement ce qui se passait près de lui : le barbu qui le dévisageait, les noms des stations brillantes qui défilaient – Blockhaus, Osmose, Fleury, direction la Proposante.

On était la veille du vendredi saint.

Romain n'avait qu'une conscience vague de la Société. Mais il avait été nommé représentant de son collège philosophique de Protagoras. À cette époque matérialiste, les apprentis philosophes étaient une minorité. Les enfants étaient aiguillés vers des voies plus lucratives et plus technologiques. Il fallait des scientifiques et des managers pour défendre l'idéal économique et faire avancer le pays qui se battait sur deux fronts : importation et exportation. Les ordonnances de 2089 avaient rétabli la semaine de 48 heures. La civilisation des loisirs, déjà en péril depuis longtemps, avait eu ses funérailles officielles ce jour-là.

Les théories sur le loisir étaient nées avec le relâchement des mœurs. La preuve, la socio-psychanalyse démontrait que l'homme avait peur « du temps libre » comme on a peur du vide. Toutes ses pensées remontaient comme des bulles à la surface de sa mémoire et s'évanouissaient aussitôt dans un « plop » cérébral. Les murs lumineux du métro montraient une publicité délirante et syncopée qui quadrillait l'imaginaire du consommateur standard.

Romain ouvrit son attention à quelque leitmotiv de la pub : « La très chère était nue et connaissant mon cœur, elle ne portait qu'une montre-bracelet de chez Y ». Romain aimait celle-là, car elle lui faisait penser à son poète préféré, et elle restait dans un ton classique. Entre les marqueurs commerciaux, l'image du Christ en croix revenait régulièrement au rythme de ses néons rouges. Cette campagne particulière était financée par la L.V.O., la Ligue de Vertu Occidentale). Après avoir connu une brève émancipation des mœurs, le monde s'était refait une morale, croyant ainsi retrouver une ligne de vie. Romain n'aimait pas les L.V.O. ; l'Église ne reniait pas cette filiation. Après de longs siècles de fornication avec les puissants, elle avait redécouvert l'existence des pauvres et redorée son blason. On ne croyait plus comme avant mais on croyait toujours !

Avec d'autant plus d'application qu'on était athée.

Curieusement, en pleine conquête de Pluton, les zéloteurs d'une morale stricte refaisaient recette. Et puis c'était la seule nourriture spirituelle qui avait tenu le coup sur le marché des religions. L'hindouisme ne s'était pas vraiment implanté en dépit du financement secret des compagnies de tourisme indiennes. Le celtisme restait incompris des masses de plus en plus laborieuses, comme une spirale de vapeur rose sur le lac noir de Brocéliande. Romain, quant à lui, se sentait proche de cet animisme qui flottait encore sur les campagnes et les pierres levées. Au cours hebdomadaire de Maître Gaspard, « Spéculation et Idéologie », Romain avait cité S., ce qui jeta un froid chez les mystiques présents : « À quoi bon avoir un corps, si c'est seulement pour chercher à en sortir ? L'évolution se fait dans la matière. » Et, au milieu des cris hostiles de la salle, il termina par une autre citation, dont il ne révéla pas qu'elle figurait dans un magazine qui montrait nombre de femmes nues dans des postures qui n'étaient pas celles du yoga : « Qu'est-ce qu'on peut dire à une chenille ? Qu'elle devienne papillon ! »

Romain tressaillit. On arrivait à la Proposante. Il sauta et courut sur le quai qui indiquait, en même temps qu'une information fort variée, une chose importante : huit heures précises. Il était en retard. L'image de la crucifixion continuait à battre à la cadence de ces lumières hypnotiques et inquiétait vaguement la foule qui s'écoulait. Au bas des escaliers encombrés de déchets de toutes sortes, les gens faisaient un large détour pour éviter quelque chose. Romain vit qu'il s'agissait d'un énorme rat. Il n'était peut-être pas aussi gros que ceux qui alimentaient la rumeur publique, mais il

était déjà de la taille d'un petit chien, le ventre gras en l'air, les pattes rigides, dressées vers le ciel, les yeux pleins d'un reproche humain. Régulièrement, la presse et les médias se faisaient l'écho de cette peur qui montait des sous-sols et des caves. Pour les animaux, comme pour les hommes, il y avait ceux qui s'adaptaient et les autres. Dans le camp des animaux, *les autres* étaient les plus nombreux. Cependant quelques espèces s'endurcissaient au poison chimique et, bénéficiant de l'absence de leurs prédateurs naturels, subissaient des mutations et proliféraient dans une allégresse trouble. Les mutés étaient principalement des campagnols, c'est-à-dire les rats.

Romain se rendit à l'A.P.E.C., l'Agence Participative à l'Effort Collectif. Il ne fréquentait pas avec plaisir cet endroit qu'il jugeait malsain. La devise de tout Protagoricien était : « La Terre aux Terriens et le travail aux robots ». Selon le petit groupe de philosophes, dans une société supérieurement organisée, n'importe qui devait pouvoir gérer sa vie selon ses critères propres, sans principe productiviste.

Bien sûr, au début, les volontaires de l'inactivité seraient en butte à la haine des actifs – vieille haine du travailleur envers l'oisif, du refoulé envers le jouisseur. Mais c'était une étape incontournable. Et surtout une vue de l'esprit. Les vibrations que ressentit Romain, en entrant dans les locaux, étaient mauvaises. La sueur se mit à ruisseler des murs gris. Il voyait comme dans un cauchemar les statistiques des accidents de travail se mettre à bruisser dans les classeurs noirs de l'A.P.E.C. Il cligna des yeux et reprit son calme. Il consulta les offres d'emplois destinés aux mineurs. Il avait besoin d'argent. Mais il ne trouvait rien qui l'intéressa. Une minute après, il rencontra son contact de l'A.P.P., l'Association Pour le Plaisir, association secrète s'il en était.

– Le travail progresse, dit le nouveau venu, haut comme trois pommes.

– *Mais nous sommes méchants*, rétorqua Romain à voix basse.

C'était le mot de passe. Ils s'isolèrent dans un coin et Romain se pénétra des nouvelles instructions de l'organisation. Chaque militant devait chuchoter dans l'oreille de la cité les rumeurs utiles. Ils se quittèrent sans un salut.

En se dirigeant vers l'amphithéâtre B de la fac, Romain songeait à la réalité du Rat. La race était sacrifiée par millions sur l'autel de la science. Cette dernière avait des grands maîtres qui réclamaient du sang, toujours plus de sang. Romain imaginait un tribunal dont le procureur serait un surmulot. Serait-il acquitté ? Était-il

innocent ? Il décida que oui, au bénéfice du doute. Et pourtant ce surmulot imaginaire, dressé sur ses pattes arrière, drapé dans la toge pourpre de l'accusateur public qui moulait son ventre gonflé, pointait une patte vengeresse dans sa direction.

Amphithéâtre B. C'était un cours non-obligatoire. Maître Gaspard exposait des thèmes personnels. Romain s'installa tout en haut. L'auditoire était réduit. Au fond, Maître Gaspard parlait depuis déjà un moment. Romain se brancha en pleine période oratoire :

– ...nous ne voyons pas l'univers tel qu'il est. Démocrite nous l'explique. Tel objet, ce cendrier par exemple, émet un « flux », ainsi que notre œil. À la conjonction se forme le phénomène intermédiaire, image réflexive du véritable objet. Celui-ci inintelligible à nos sens. Voyez, je le regarde, et pourtant je ne peux pas l'appréhender en lui-même ! Il m'échappe.

Et Maître Gaspard, en se heurtant au micro, de dire :

– Et si c'était le cendrier qui rêvait de nous ? Si nous n'étions que le phénomène intermédiaire de son rêve ?

Romain sortit une heure plus tard, fatigué mais ravi. Il s'acheta une tablette de Pimps vitaminé ; puis il fit un flipper dans une salle de jeux où il entretenait une intrigue sentimentale inavouée et rentra chez lui.

Lendemain. Vendredi saint. Un périphérique que Romain appréciait, et qui diffusait une compilation aléatoire intitulée *Les airs du passé*, n'avait pas manqué de lui rappeler la signification religieuse de cette journée. Insidieusement, la « musique du Grisbi » se fraya un passage dans son cerveau. Romain eut envie de franchir les portes de la Mégapole et de se promener dans ce qui restait de la campagne, bien que le spectacle ne fût plus aussi réjouissant qu'il y a cent ans. On ne cultivait plus qu'une seule sorte de légumineuse après la grande peste agricole qui avait rendu la terre infertile pour des générations, sauf pour quelques plantations. Il ne restait que très peu d'arbres, les survivants arborant un feuillage lépreux. On ne voyait plus de vaches ni de cochons. Les usines fabriquaient une viande de laboratoire. Les animaux de la ferme n'inspiraient plus que les peintres, qui abusaient du thème.

Il restait encore des fleurs dans les fossés. Et on n'avait pas supprimé le vent. Romain avait une idée en tête : il voulait revoir un vieux dolmen écroulé, près d'une décharge à ciel ouvert. Il avait ses raisons et ses rites. Il prit le métro. Le jour était à peine levé. Une heure plus tard, il mit le pied sur un quai désert. L'affichage lumineux

clignotait, comme affolé, qu'on était *la dernière* station. Romain se sentait toujours inquiet de quitter l'agglomération tentaculaire et de franchir ses portes invisibles. À l'air libre, il se sentit mieux. Personne. Faubourg lugubre. Il prit encore une navette rapide qui quittait définitivement l'urbain pour entrer dans une campagne rachitique. Il traversa à pied un chemin caillouteux qui serpentait entre deux talus herbeux, pendant deux kilomètres. Il vit à plusieurs reprises des quadrilatères de béton, sans ouverture visible, au-dessus desquels tournait un radar. Des têtes de mort couvraient les panneaux alentour. Romain était quand même content. Il regardait le ciel bleu sombre, les orties, la terre boueuse : un vent frais lui hérissait la chair des jambes. Devant une prairie qui filait vers l'infini, il se dit qu'il aurait aimé, une nuit de pleine lune, courir nu en invoquant les Dieux. Il prit à gauche un sentier et se dit qu'il allait bientôt apercevoir les restes de son dolmen. Cet amas de pierre brisée incarnait pour lui le mystère qui relie notre monde aux étoiles. Celui-ci se montra soudain, un peu caché par de nouvelles ordures qui devaient sans doute être considérées comme les émissaires de la décharge en expansion. Il salua les forces de la Nature et réclama leur protection en ce vendredi saint.

Il toucha les pierres. Comme les autres fois, il fit le tour pour jeter un regard dans la carrière qui formait une énorme fosse. Il resta pétrifié : au centre de l'excavation était dressée une croix imposante, sur laquelle un rat géant avait été crucifié. Comme hypnotisé, Romain descendit sans vraiment s'en rendre compte jusqu'au pied de la croix.

Une voix dans sa tête l'ensevelit doucement.

– Je suis le Messie, dit la voix. Je suis l'Élu. Je suis l'incarnation des ténèbres et de la douleur ; je suis le Christ-Rat qui souffre sur les tables de dissection, je suis le chimpanzé qui hurle sa mort humaine. Délivre-moi, Romain. Je suis la Vengeance. Tu me connais, cela fait longtemps que tu m'imagines dans les maladies nouvelles sans espoir, dans les vingt mille ans de mort du Niobium 94, dès que le béton n'aura plus la force de le retenir. Je suis le Messie Noir. Délivre-moi.

– Non, cria Romain, je ne peux pas.

– Je souffre, dit la voix. Le poids de mon corps déchire mes pattes...

Romain s'avança vers la croix. Face à ce martyr, il se glissa sous les pattes griffues et, avec ses épaules, il les souleva, afin de leur donner appui et soulager

l'horrible douleur qui le pénétrait aussi. Romain, piédestal de la nuit, fit face à son destin.

Il était allongé près du dolmen avec dans les narines une odeur de terre mouillée, mélangée à un vague parfum de roses. L'excavation était vide, mais il ne douta pas un instant de la réalité de ce qu'il avait vécu. Il se sentait idéalement bien, de la douceur flottait sur les choses. Des gouttelettes d'eau scintillaient dans ses cheveux. Cette odeur de terre mouillée était voluptueuse. Au fond de lui, il savait qu'il avait bien agi. La musique du Grisbi l'accompagna jusqu'à la route.

Dans le métro, comme un signe pour lui seul, les néons de la crucifixion avaient tous sauté. Et l'A.P.P. avait barbouillé de peinture et de slogans les photos qui la représentaient. Romain se sentit heureux de vivre. Il remonta ses jambes sur la banquette, indifférent à l'air réprobateur de la femme qui lui faisait face, et imagina ses futurs plaisirs.